

Des Prix Littéraires – *Le Montespan* –

Jean-Gabriel SANTONI

Avant-propos

Les prix littéraires sont une institution et leur floraison une spécificité française. Mais, combien sont-ils ? Quels sont leurs enjeux ? Et sont-ils toujours mérités ? C'est l'objet de notre propos que nous illustrerons d'un exemple récent : *Le Montespan* de Jean Teulé, grand succès de librairie et deux fois primé en 2008.

Les prix littéraires : leur nombre

Récompensant un auteur pour l'ensemble de son œuvre ou attribués à un écrivain pour un ouvrage particulier, il existe en France de nombreux prix littéraires. Certains sont prestigieux, d'autres reconnus, d'autres encore, et ce sont les plus nombreux, simplement connus, voire méconnus du grand public. Les plus célèbres, le Goncourt, le Renaudot, le Grand Prix du Roman de l'Académie française, le Femina, le Médicis ou l'Interallié feront la une des quotidiens, la plupart des autres n'auront droit qu'à un maigre entrefilet dans un journal de province ou ne seront évoqués que dans les revues spécialisées. Mais combien de prix littéraires en France ? En 1982, Roger Peyrefitte estimait leur nombre à près de deux mille. Vingt ans plus tard, Bertrand Labes, le spécialiste du sujet, en répertorie 1 406, décernés par l'Institut de France, des académies provinciales ou des jurys divers (*Guide Lire des prix et concours littéraires*, éd. Prélude et Fugue, 2004). Le même auteur, en 2008, dénombre 2 100 distinctions littéraires francophones. Mais pour le *Figaro*, ce sont plus de 3 000 prix décernés chaque année en France ! En fait, il se crée en permanence de nouveaux prix qui viennent remplacer ceux qui disparaissent et il est difficile d'arrêter un chiffre précis en la matière. A titre indicatif, on se reportera au site Internet ci-dessous (mise à jour : 28 septembre 2009), qui en propose une liste non exhaustive de 1 568 :

< http://www.prix-litteraires.net/liste_prix_litteraires.php >

Les prix littéraires : leurs enjeux

Attribuées chaque automne, les grandes récompenses littéraires sont à la fois saluées et décriées, mais il est patent qu'elles représentent pour les maisons d'édition de très

importants enjeux commerciaux. Un auteur primé, bien soutenu par les médias ou les libraires, verra ainsi le nombre de ses acheteurs doubler. Le Goncourt assure traditionnellement à son lauréat des ventes à 300 000 exemplaires en moyenne. Grand Prix du Roman de l'Académie française et prix Goncourt pour l'année 2006, le roman *Les Bienveillantes* de Jonathan Little, par exemple, s'est vendu à 700 000 exemplaires. A côté de ces grands prix d'automne, une multitude de récompenses plus ou moins prestigieuses sont aussi décernées tout au long de l'année. Quel est l'impact réel de ces distinctions ? Vu des libraires, il semble limité. « *Les prix, cela peut compter, mais cela ne fait pas vendre* », note une professionnelle (directrice de la librairie La Colline des Livres, à Bergerac). Les maisons d'édition, en revanche, leur portent un intérêt soutenu, car ils participent à l'économie générale du système. Antoine Boussin, directeur commercial de Grasset, fait remarquer : « *Ces petits prix-là font plaisir aux auteurs moins en vue et ils donnent une deuxième chance à des livres passés inaperçus* ». Prestige oblige, chaque grande maison cherche donc à rabattre le plus de récompenses possibles dans son camp. Pour un petit éditeur, voir un de ses auteurs primé est tout simplement « une vraie bouffée d'oxygène ». La création d'un prix est d'autre part un moyen de se faire connaître, et Bernard Labes constate avec une pointe de regret : « *Les prix littéraires servent de plus en plus à la communication de grands groupes* », ce qui n'est pas leur fonction d'origine. Ainsi, la FNAC qui soutient le Goncourt des lycéens, décerne aussi des prix FNAC, roman, première lecture, etc. Il en va de même pour les enseignes Virgin, Leclerc, Cultura et désormais pour l'entreprise de téléphonie Orange. D'autre part, sans les entreprises qui les financent, les multiples petits prix littéraires n'existeraient pas. Ce qui a fait dire à Patrick Rambaud, membre de l'Académie Goncourt, lauréat en 1997 à la fois du Goncourt et du Grand Prix du Roman de l'Académie française : « *Vous savez en France, il doit y avoir au moins 600 prix [sic]. Ce n'est jamais trop. L'essentiel est de parler des livres et de les faire lire.* » On comprend alors que, même sujets à toutes les suspensions, les prix soient dans leur ensemble recherchés, et rares sont les écrivains qui les refusent. Il y en a eu pourtant. Entre 1904 et 1908, Paul Léautaud traîne des pieds alors qu'il lui suffirait de publier pour obtenir le Goncourt que lui assure Lucien Descaves. En 1946, l'éditeur de Jacques Prévert ayant cru bon de proposer à un jury son recueil de poésie *Paroles*, qui connaissait alors un succès considérable, reçut du poète le télégramme suivant : BONJOUR. SERAI PARIS MARDI. MAIS SUIS DESAGREABLEMENT SURPRIS QUE VOUS AYEZ SANS ME PREVENIR ENVOYE LETTRE RETAPE CATALOGUE PROSPECTUS POUR PRIX CRITIQUE DONT JE ME

CONTREFOUS SUIS PAS DU TOUT D'ACCORD LA POESIE N'A PAS DE PRIX MEME PAS LA MIENNE COMPTE SUR VOTRE OBLIGEANCE POUR FAIRE NECESSAIRE A CE SUJET SUIS SEULEMENT CANDIDAT POUR PRIX NOBEL EN QUALITE VULGARISATEUR POUDRE D'ESCAPETTE. AMICALEMENT TOUT DE MEME ET A BIENTOT. Et Julien Gracq, en 1951, avait créé l'événement en refusant le Goncourt. On se souvient aussi de Sartre déclarant en 1964 : « J'ai refusé le Prix Nobel de littérature parce que je refusais que l'on consacre Sartre avant sa mort. Aucun artiste, aucun écrivain, aucun homme ne mérite d'être consacré de son vivant, [...] », mais il ne s'agissait pas d'une récompense française.

Les prix littéraires : leurs dessous

Les jurys eux-mêmes ne sont pas à l'abri des critiques et l'objectivité des jurés, pour la plupart auteurs eux-mêmes, est souvent mise en doute : on les soupçonne de voter plutôt pour une maison d'édition, la leur, que pour un livre. D'autre part, les manœuvres des éditeurs, longtemps présumées mais toujours démenties, ne sont aujourd'hui plus un secret. Jacques Brenner (1922 – 2001), responsable du comité de lecture chez Grasset et membre de plusieurs jurys littéraires (Prix Renaudot, Prix des Deux Magots, Prix Jacques Chardonne), en a de fait brossé un tableau saisissant où il dévoile les dessous du monde clos des grands prix littéraires. On y apprend que certains éditeurs, pour s'attacher des jurés nommés à vie, ont mis en place tout un réseau de compromissions : à-valoir excessifs, préfaces très bien payées, salaires pour un travail plus ou moins fictif, rééditions de livres oubliés, promesses diverses, mise sous contrat de conjoints, etc. En témoignent ces quelques exemples extraits du tome V de son *Journal* :

- Lundi 15 avril 1985 :

Pour remercier Robbe-Grillet d'avoir fait obtenir le Médicis à BHL [*en1984*], on publiera un mauvais érotique de sa femme [*chez Grasset*].

- Dimanche 27 novembre 1988 :

Berger [*directeur littéraire chez Grasset*] songe-t-il encore à me faire attribuer le grand prix littéraire de la ville de Paris ? Ah, je m'en fichais bien de ce prix quand je pensais à la possibilité d'être couronné par l'Académie. Et maintenant j'y pense malgré moi : 100 000 francs, c'est toujours bon à prendre, ...

- Lundi 6 novembre 1989 :

Déjeuner avec Berger. Il m'explique la stratégie qu'il a imaginée pour faire obtenir

le Goncourt à Vautrin [*il l'a obtenu*]. En fait il a passé un accord avec Gardel [*juré Renaudot, lié au Seuil*]. Celui-ci lui a promis les voix du Seuil à condition que pour le Renaudot les jurés Grasset votent pour Philippe Doumec [*auteur Seuil*].

Et, s'il était besoin de confirmer les révélations de Brenner, les statistiques viennent accréditer une méfiance de longue date, puisque ces cinquante dernières années quatre éditeurs (Gallimard, Grasset, Le Seuil et Albin Michel) se sont partagé les deux tiers environ des prix attribués par les six grands jurys (Goncourt, Renaudot, Académie française, Femina, Médicis et Interallié). D'où l'expression *Galligrasseuil*, compression de Gallimard, Grasset et Le Seuil, forgée il y a une dizaine d'années. Le palmarès pour le seul Goncourt, illustré dans le tableau ci-dessous, est révélateur.

2000 Gallimard	2001 Gallimard	2002 Grasset	2003 Albin Michel	2004 Actes Sud
2005 Grasset	2006 Gallimard	2007 <i>Mercurie de France</i> *	2008 <i>P.O.L.</i> *	2009 Gallimard

* *Mercurie de France* et *P.O.L.* appartenant à Gallimard, ce dernier semble faire cavalier seul.

Le Montespan, de Jean Teulé

Très au fait des enjeux, les auteurs avant tout en quête de reconnaissance, peuvent toujours espérer décrocher un ou plusieurs prix grâce au large éventail de récompenses prestigieuses ou plus modestes qui sont attribuées chaque année. Parmi les prix littéraires de moyenne importance, figure le prix des Maisons de la Presse ou prix “Maison de la Presse”, créé en 1970 par le Syndicat National des Dépositaires de Presse (le SNDP), associé depuis 2005 aux Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne (la SEDDIF). Il distingue une publication d'un auteur de langue française pour son “importante diffusion”. L'ouvrage récompensé, roman ou document d'un auteur français, est censé présenter des qualités littéraires incontestables, tout en offrant une lecture divertissante, enrichissante et accessible à un large public. Décerné avant l'été par un jury dont la composition change chaque année, le prix bénéficie tout au long de la saison d'une promotion (affiches, séances de signature de l'auteur, etc.) dans toutes les librairies du réseau “Maisons de la Presse”, soit plus de 700 points de vente en France et ce, dans le but d'en faire le livre de l'été par

excellence. Le prix n'est pas doté, la promotion dans la presse en est la seule récompense.

Autre distinction littéraire, dont l'importance reste à confirmer, est le tout récent Grand Prix Palatine du Roman Historique. Créé en 2008, financé par la Banque Palatine en partenariat avec le Musée Carnavalet, ce prix récompense un roman historique qui répond le mieux aux trois critères suivants : rigueur historique, qualité romanesque et originalité de l'intrigue, qualité littéraire et stylistique de la narration. Son lauréat est gratifié de 3 000 euros.

Sans renom national mais néanmoins doté de 10 000 euros, citons aussi le Prix des lecteurs du Télégramme – Prix Jean-Pierre Coudurier, créé en 2003 par le quotidien breton *Le Télégramme*, dont Jean-Pierre Coudurier est le fondateur. Ouvert à tous les genres d'ouvrages selon une sélection établie par un comité indépendant de lecteurs et d'auteurs, le prix est remis au mois de juin. Il a pour but de récompenser un auteur vivant français ou étranger, et s'inscrit dans la volonté du quotidien *Le Télégramme* d'accorder une place de choix à la culture en générale et à la littérature en particulier.

C'est ainsi qu'un auteur, Jean Teulé, a été distingué pour son roman *Le Montespan* (aux éditions Julliard) :

- prix "Maison de la Presse" en 2008. Le jury était présidé par Christophe Barbier (auteur et journaliste directeur de la rédaction de *L'Express*). *Le Montespan* s'est alors vendu à 230 000 exemplaires, dont environ 50 000 par les dites "Maisons de la Presse".
- Grand Prix Palatine du Roman Historique en 2008.
- élu parmi les vingt meilleurs livres de l'année 2008 par la rédaction du magazine *Le Point*.
- sélectionné par le comité indépendant du Prix des lecteurs du Télégramme parmi la liste des dix ouvrages en concurrence pour l'année 2009. Il n'a toutefois pas été primé.
- classé onzième des meilleures ventes de l'année 2009 avec plus de 400 000 exemplaires vendus à ce jour.

Mais avant de poursuivre, une brève présentation de l'écrivain et de son livre :

- Jean Teulé : au départ auteur de bandes dessinées, puis scénariste et comédien, se consacre désormais à la littérature. Une douzaine de romans, tous publiés chez Julliard, dont *Darling* (1998) adapté au cinéma, *Je, François Villon* (2006) Prix du récit biographique, *Le Magasin des Suicides* (2007) traduit en 14 langues, *Le Montespan* (2008) adapté au cinéma, et *Mangez-le, si vous voulez* (2009), son dernier succès, lui ont conféré une certaine notoriété.
- Le roman : (tel qu'il est présenté – en partie – sur le site des éditions Julliard).

En 1663, Louis-Henri de Montespan, jeune marquis désargenté, épouse la somptueuse Françoise « Athénaïs » de Rochechouart. Lorsque cette dernière accède à la charge de dame de compagnie de la reine, ses charmes ne tardent pas à éblouir le monarque à qui nulle femme ne saurait résister. D'époux comblé, le Montespan devient alors la risée des courtisans. Désormais, et jusqu'à la fin de ses jours, il n'aura de cesse de braver l'autorité de Louis XIV et d'exiger de lui qu'il lui rende sa femme. [...] A force d'impertinences répétées, l'atypique, facétieux et très amoureux marquis échappera de justesse à une tentative d'assassinat, puis sera exilé sur ses terres jusqu'à sa mort. En ayant porté haut son indignation, y compris auprès du pape, le marquis de Montespan fut l'une des premières figures historiques à oser contester la légitimité de la monarchie absolue de droit divin. Il incarne à lui seul l'esprit révolutionnaire qui renversera un siècle plus tard l'Ancien Régime.

Le Montespan : l'accueil des critiques

La critique, dans son ensemble, a salué la belle performance de Jean Teulé, comme nous le confirment les quelques appréciations favorables de différentes plumes, censées faire autorité, relevées dans les médias :

- Marianne Payot, ancienne rédactrice en chef de *Lire*, actuellement rédactrice en chef adjointe au service "Livres" de *L'Express* :

Dans une langue fort imagée, qui mêle joliesse du XVIIe siècle et familiarités du XXIe, Teulé recrée avec entrain les mœurs invraisemblables de la noblesse d'alors.

- Marie-Françoise Leclère, journaliste et scénariste, ancienne collaboratrice du magazine *Elle*, puis rédactrice en chef des services culturels à l'hebdomadaire *Le Point* jusqu'en 2007 :

Venu de la BD, passé par la télévision, Jean Teulé, 55 ans, possède le sens du croquis, du mot qui tue. Sa description d'un peuple écrasé de misère tandis qu'à Versailles on se gausse et s'abîme dans la servitude est éblouissante. Et fort drôle.

- Serge Sanchez, écrivain, journaliste indépendant, collabore à de nombreux magazines, dont *Valeurs Actuelles*, producteur délégué à *France-Culture* :

Loin des cocus du théâtre du boulevard, Montespan prend sous la plume échevelée de Jean Teulé la dimension à la fois pathétique et grandiose d'un Don Quichotte de l'adultère. Et si cet indomptable révolté était un précurseur de la

révolution, alors pourrait-on, sans déchoir, crier enfin : gloire aux cocus !

- Joëlle Chevé, historienne et auteur, journaliste à la revue *Historia*, chroniqueuse d'ouvrages historiques pour les revues *Elle* et *Atmosphères* :

Un tableau débridé, hallucinant, hilarant et émouvant de l'envers du Grand Siècle.

Pourtant, le roman de Jean Teulé est loin de faire l'unanimité ; les éloges qui ont salué sa parution ne trouvent pas leur écho chez tous les lecteurs. Ainsi, les grincements de dents d'une professionnelle :

- Eli Flory, enseignante, écrivain et critique au *Magazine des Livres* :

Quelle bonne idée que cette biographie romancée du cocu le plus célèbre de l'histoire, au titre plein de promesses... Au final, une confusion nauséabonde entre vulgarisation et vulgarité. Jean, essaie encore !

Ou encore, les avis d'amateurs postés sur les nombreux blogs indépendants de lecteurs férus de littérature. Ne sont présentées ici que les opinions défavorables, car il en est aussi d'élogieuses bien évidemment :

- Blog littéraire : < <http://mamemoir.canalblog.com/> >

L'idée était bonne, mais trop de vulgarité dans le style...

- Blog *Il faut tourner la page...* : < <http://fanyoun.over-blog.net/> >

... à mon sens, l'auteur s'est largement laissé emporter par la facilité : l'humour bien entendu comme dans chacun de ses romans est à l'honneur, mais de manière vulgaire, certaines descriptions sont purement et simplement inutiles. Il confond à mon sens truculence et vulgarité. Dommage.

- Blog *amazon.fr* : < <http://www.amazon.fr/review/R1IPTI8DCCBHYG> >, (1) à (6), quelques commentaires parmi de nombreux autres similaires.

(1) Nauséabond et de mauvais goût ... C'est une insulte à la langue et à la littérature françaises que de classer comme "œuvre littéraire" cette vulgarisation "vulgaire".

(2) Quel dommage de plonger votre si jolie plume, Monsieur Teulé, dans le scato.

(3) Faire de la vulgarisation, pour Jean Teulé, ça veut dire faire dans le vulgaire, en n'écrivant rien d'autre qu'une grosse farce, en style souvent familier, ...

(4) C'est cru (c'est le moins qu'on puisse dire), c'est rustre, c'est brutal, bref désagréable à lire...

(5) Le sujet est très intéressant, mais la vulgarité de l'auteur entrave la lecture de

ce livre qui aurait pu être passionnant...

(6) Dès les premières pages l'on frémit à tant d'inepties ... un style incompréhensible dans lequel les personnages parlent dans la même page une fois comme à Créteil en 2008 et la fois suivante dans un langage à la Sévigné.

On ne peut que constater le décalage entre l'opinion d'une partie du public, pourtant docile en général, et celle des critiques de métier. Relevons dans les commentaires des uns et des autres les termes qui s'opposent :

chez les "professionnels"	chez les "amateurs"
<i>imagée / hallucinant</i>	<i>vulgaire / vulgarité / de mauvais goût</i>
<i>éblouissant / grandiose</i>	<i>inepties / incompréhensible</i>
<i>drôle / hilarant</i>	<i>familier / désagréable</i>
<i>pathétique / émouvant</i>	<i>rustre / brutal / cru</i>
<i>échevelée / débridé</i>	<i>nauséabond / scato</i>

Mais qu'en est-il exactement ? La décision des jurys d'attribuer deux prix à Jean Teulé est-elle justifiée ?

Le Montespain : quelques remarques

Les 299 pages du roman (dans l'édition *Pocket*) sont réparties en 55 chapitres : le plus long couvre 20 pages (chapitre 1), les plus courts moins de deux (chapitres 21 et 30), et la grande majorité (plus de 40 chapitres) tourne autour de 3 à 7 pages. Un tel découpage facilite une lecture facile et déliée qui donne à l'ensemble un rythme rapide et soutenu. Le style n'est pas sans rappeler celui des bandes dessinées dont l'auteur adopte la technique pour certaines de ses descriptions. On peut déplorer pourtant, à mi-chemin entre Dubout et Wolinsky, un certain nombre de scènes de voyeurisme qui ne semblent être qu'un prétexte à l'évocation de passages grivois auxquels se complait trop souvent l'auteur. On citera, parmi les plus innocents, la présence récurrente des apprentis perruquiers de la rue Taranne, où habitent les Montespain, penchés à la rambarde de leur boutique, obsédés par les charmes d'Athénaïs qu'ils ne perdent pas une occasion de lorgner (p. 25, p. 65 et pp. 83-84) et que l'on retrouvera dans le parc du château de Versailles, tantôt embusqués dans les taillis à épier la dame de leur fantasme, tantôt formant une pyramide pour permettre au héros d'accéder à la chambre de la reine puis d'en redescendre (pp. 254-255 et p. 258). Si le

roman est riche en situations cocasses, quoique farfelues et rocambolesques, il en est d'autres qui, sortant du cadre purement historique, « sombrent dans le caniveau » et nous mettent finalement mal à l'aise. L'auteur se réfère aux meilleures sources, il cite dans sa documentation Scarron, Madame de Sévigné, La Bruyère, la Princesse Palatine, Saint-Simon, etc., mais il se laisse trop souvent emporter par une imagination débridée même quand il emprunte à ces illustres aînés bons mots et anecdotes. Pour nous permettre d'en juger, nous présenterons sous forme de tableaux comparatifs quelques passages extraits des ouvrages suivants :

- *Mémoires de Saint-Simon*, première édition Chéruel (1856), disponible sur Internet : <http://rouvroy.medusis.com/> >
- *Souvenirs de Madame de Caylus*, nouvelle édition avec une introduction et des notes par M. Charles Asselineau, Paris, 1860.
- *Les Femmes du Roi-Soleil - les Reines de France au temps des Bourbons*, Simone Bertière, éditions de Fallois, Paris, 1998. (édition consultée : Le Livre de Poche)
- *Le Montespan*, Jean Teulé, éditions Julliard, Paris, 2008. (édition consultée : Pocket)

1. A propos de la Princesse d'Harcourt :

Attribution abusive à madame de Montespan d'un mot de Saint-Simon

<i>Mémoires de Saint-Simon</i> , T. 4, Chap. III	<i>Le Montespan</i> , Chap. 9, p. 74
Elle [=la princesse d'Harcourt] avait été fort belle et galante ; quoiqu'elle ne fût pas vieille, les grâces et la beauté s'étaient tournées en gratte-cul,	La Montespan a des persiflages pour tout le monde : [...] ; « Madame Machin : ses grâces et sa beauté se sont tournées en gratte-cul » ;

Description et comportement de la princesse d'Harcourt

<i>Mémoires de Saint-Simon</i> , T. 4, Chap. III	<i>Le Montespan</i> , Chap. 17, p. 112
C'était alors une grande et grosse créature, fort allante, couleur de soupe au lait, avec de grosses et vilaines lippes, et des cheveux de filasse [...]. Sale, malpropre, [...], et de plus une harpie ; [...] ; elle en avait encore la gourmandise	La princesse d'Harcourt, choquée par les propos sanglants du Gascon [=le Montespan] en défèque dans sa robe. Lèvres fort lippues et le cheveu filasse, elle a souvent une envie de chier et une promptitude à s'en soulager tout debout,

<p>et la promptitude à s'en soulager, et mettait au désespoir ceux chez qui elle allait dîner, parce qu'elle ne se faisait faute de ses commodités au sortir de table, qu'assez souvent elle n'avait pas loisir de gagner, et salissait le chemin d'une effroyable traînée, [...]</p>	<p>ce qui met au désespoir ceux chez qui elle va. Elle s'éloigne dans les lueurs du grand feu de la cheminée se reflétant contre les lambris dorés, salit le parquet d'une effroyable traînée.</p>
---	--

La princesse d'Harcourt, souffre-douleur du duc et la duchesse de Bourgogne

<i>Mémoires de Saint-Simon</i> , T. 4, chap. III	<i>Le Montespan</i> , chap. 16, p. 112
<p>Une autre fois ce prince [=le duc de Bourgogne] lui accommoda un pétard sous son siège, dans le salon où elle jouait au piquet. Comme il y allait mettre le feu, quelque âme charitable l'avisa que ce pétard l'estropierait, et l'empêcha. Quelquefois ils lui faisaient entrer une vingtaine de Suisses avec des tambours dans sa chambre, qui l'éveillaient dans son premier somme avec ce tintamarre. Une autre fois, [...] ; Mme la duchesse de Bourgogne et sa suite prirent de la neige sur la terrasse [...], l'accablent de pelotes de neige. [...] éveillée en sursaut, [...], échevelée, criant à pleine tête, et remuant comme une anguille, sans savoir où se fourrer, [...], en sorte que la nymphe nageait dans son lit, d'où l'eau découlant de partout noyait toute la chambre. Il y avait de quoi la faire crever.</p>	<p>Une fois, un comte accommoda un pétard sous son siège dans ce salon où elle jouait au piquet. Comme il allait y mettre le feu, moi (âme charitable)[=Lauzun, chez Jean Teulé], l'avisa que ce pétard l'estropierait et l'en empêcha. Un autre soir, à Saint-Germain-en-Laye, les courtisans firent entrer une vingtaine de gardes suisses avec des tambours dans sa chambre qui l'éveillèrent dans son premier somme. Ils l'accablèrent de boules de neige. Elle s'éveilla, échevelée, criant à pleine tête et remuant comme une anguille sans savoir où se fourrer. La nymphe nageait dans son lit d'où l'eau découlant de partout noyait sa chambre. Il y avait de quoi la faire crever !</p>

2. A propos de la reine Marie-Thérèse et de madame de Montespan :

La petite phrase de la reine, détournée puis reprise chez Jean Teulé

<i>Mémoires de Saint-Simon</i> , T. 13, Chap. I	<i>Le Montespan</i> , Chap. 34, p. 179
La reine supportait avec peine sa hauteur [=celle de madame de Montespan] avec elle, bien différente des ménagements continuels et des respects de la duchesse de La Vallière qu'elle aimait toujours, au lieu que de celle-ci [=madame de Montespan] il lui échappait souvent de dire: « <i>Cette pute me fera mourir !</i> »	Madame Larivière n'a pas cassé sa pipe : elle chante près de Cartet qui grommelle en observant le dos de Montespan : « <i>Cette pute le fera mourir.</i> »
	<i>Le Montespan</i> , Chap. 46, pp. 257-8
	Marie-Thérèse parle en dormant : - <i>Ceppe tupe me fera mourir !...</i> [...]. Elle confond les « t » et les « p ».

Née et élevée à Madrid, la reine Marie-Thérèse n'avait jamais pu maîtriser le français et s'exprimait dans un jargon franco-espagnol. Chez Simone Bertière (p. 236), on trouve la phrase notée : « *Cette poute me fera mourir !* »

3. A propos de monsieur de Montespan :

Son refus de renouer avec sa femme, qui lui en a fait la demande

<i>Mémoires de Saint-Simon</i> , T. 6, Chap. III	<i>Le Montespan</i> , Chap. 52, p. 293
M. de Montespan lui fit dire qu'il ne voulait ni la recevoir, ni lui prescrire rien, ni ouïr parler d'elle de sa vie.	<i>Madame</i> <i>Je ne veux ni vous recevoir ni plus ouïr parler de vous le reste de ma vie.</i>

4. A propos des enfants de Louis XIV et de madame de Montespan :

Le comte de Vexin

<i>Souvenirs de Madame de Caylus</i> , p. 42	<i>Le Montespan</i> , Chap. 46, p. 253
Le comte de Vexin mourut jeune, et ne vécut que pour faire voir par ses infirmités qu'il étoit heureux de mourir.	[...] notre frère le comte de Vexin nos quitta. Il n'aura vécu onze ans que pour faire voir par ses infirmités qu'il étoit heureux de mourir.

Mademoiselle de Nantes

<i>Souvenirs de Madame de Caylus</i> , p. 44	<i>Le Montespan</i> , Chap. 46, p. 252
Ce n'est pourtant [=mademoiselle de	« Elle [=mademoiselle de Blois] couche

Nantes] ni une taille sans défaut, ni ce qu'on appelle une beauté parfaite.	avec son père, le roi », dit Mlle de Nantes qui louche horriblement et est toute velue. Venue s'accroupir telle une guenon, elle se coiffe un genou et entresse les longs poils.
<i>Souvenirs de Madame de Caylus</i> , p. 169	
Madame la Duchesse [=mademoiselle de Nantes] eut la petite vérole à Fontainebleau, dans le temps de sa plus grande beauté.	

Le comte de Toulouse et mademoiselle de Blois

<i>Souvenirs de Madame de Caylus</i> , pp. 50-2	<i>Le Montespan</i> , Chap. 46, p. 252
La beauté de M. le comte de Toulouse surpris et éblouit tous ceux qui le virent. Il n'en étoit pas de même de mademoiselle de Blois ; [...] elle [=madame de Montespan] eut tant de peine à pardonner à mademoiselle de Blois d'être née aussi désagréable. [...] ; et comme elle étoit naturellement timide et glorieuse, elle parloit peu, et ne laissoit rien voir du côté de l'esprit qui pût les réparer. [...] Madame la duchesse d'Orléans [=mademoiselle de Blois] ne laissoit pas d'avoir de la beauté, une belle peau, une belle gorge, de beaux bras et de belles mains ; mais peu de proportion dans ses traits.	Devant du Maine, Mlle de Blois se marre en s'asseyant à son tour. Avec une épaule plus haute que l'autre, cette poupée de sang ressemble à un cafard. Elle chante des chansons salaces et paraît avoir une sexualité débridée, totalement anormale pour son jeune âge. [...] Le comte de Toulouse est bossu. Les rejetons légitimés de Sa Majesté ne jouissent pas d'une brillante santé.

Le duc du Maine

<i>Souvenirs de Madame de Caylus</i> , pp. 53-4	<i>Le Montespan</i> , Chap. 46, p. 252
Ce prince étoit né droit et bien fait, et le fut jusqu'à l'âge de trois ans, où les grosses dents lui percèrent, en lui causant	L'adolescent a une jambe atrophiée beaucoup plus courte que l'autre et boite de manière extrêmement pathétique

des convulsions si terribles qu'une de ses jambes se retira beaucoup plus que l'autre. On essaya en vain tous les remèdes de la Faculté de Paris, après lesquels on le mena [...] à un homme [...] dont les remèdes étoient apparemment bien violents, puisqu'il allongea cette malheureuse jambe beaucoup plus que l'autre, sans la fortifier ;	malgré une énorme semelle en bois. [...] - On me surnomme « le Gambillard », je ne suis pas très fringant. A trois ans, quand mes grosses dents percèrent, cela m'a donné des convulsions si terribles qu'une de mes jambes s'est retirée beaucoup plus que l'autre. On a essayé d'allonger la petite. Depuis, elle traîne encore davantage.
--	--

Saint-Simon, lui, note simplement un pied-bot (*Mémoires*, Tome 11, Chapitre XXI) :

[...] alors M. du Maine s'arrêtait et me saluait bas, et de la façon la plus marquée (son pied-bot l'obligeait à s'arrêter ainsi quand il voulait saluer quelqu'un par une véritable révérence) ;

5. A propos de Philippe d'Orléans et de monsieur de Montespan :

Une demande que Jean Teulé attribue abusivement à madame de Montespan

<i>Les Femmes du Roi-Soleil</i> , Chap. 9, p.221	<i>Le Montespan</i> , Chap. 12, p. 91
Philippe d'Orléans, bon prince, consentit à voler à son secours [=celui de madame de Montespan] : « J'ai une grâce à vous demander, mais il faut me l'accorder, sans cela j'avoue que je serais fort piqué », minauda-t-il auprès de l'époux décontenancé.	Au moment où il [=monsieur de Montespan] porte le verre à ses lèvres, sa femme entre. [...] - Louis-Henri j'ai une grâce à te soumettre, mais il faut me l'accorder. Sans cela, je t'avoue que je serais fort piquée.

Un romancier a certes toute licence de laisser jouer son imagination, mais quand il prétend nous éclairer sur un sujet historique, il est des libertés qui lui sont interdites.

Le mot de la fin

Rappelons les critères arrêtés lors de la création des deux prix qui ont été décernés au roman de Jean Teulé :

- ... présenter des qualités littéraires incontestables, tout en offrant une lecture divertissante, enrichissante et accessible à un large public. (Prix Maisons de la Presse)
- ... rigueur historique, qualité romanesque et originalité de l'intrigue, qualité littéraire et stylistique de la narration. (Grand Prix Palatine du Roman Historique)

Le Montesperan répond-il à ces exigences ? Il est permis d'en douter, comme il est permis de déplorer la vulgarité sciemment affichée, le manque de rigueur et de tenue de l'ensemble. Cela est vrai tant sur le plan du langage, qui alterne un parler châtié et soi-disant d'époque avec nos termes contemporains les plus orduriers, que sur le plan de la chronologie ou de la véracité des faits, toutes deux mises à mal. Le récit fourmille d'erreurs et d'incongruités qui au fil des pages viennent gâter le plaisir de lecture de ce roman, au demeurant divertissant. Les reproches adressés à Jean Teulé par de nombreux lecteurs ne sont donc pas infondés. Et au final, on se demande si l'auteur nous raconte l'Histoire ou si, tout simplement, il ne nous raconte pas des histoires...